

RÉDACTION

BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro: 10 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VÖGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Nyon, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Nicolas, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 12 octobre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Le discours de M. Buis, bourgmestre de Bruxelles, aux fêtes de Marseille, a été très remarqué. Il devait l'être. Depuis quelques mois, une fraction de la presse française, — qui n'est pas la plus autorisée, — n'a cessé d'accuser le roi Léopold d'avoir lié partie avec la triple alliance, et promis libre passage sur le territoire belge à l'armée allemande en cas de guerre. On allait plus loin: on affirmait que les fortifications de la Meuse avaient été élevées dans l'intérêt de l'Allemagne et non dans l'intérêt de la neutralité belge et que le grand état-major allemand en avait fourni les plans. Plusieurs fois de prétendus documents ont été publiés, qui devaient établir l'authenticité de ces accusations. Mme Adam, entre autres, s'en est fait une spécialité.

Une telle politique eût été si contraire aux traditions de la Belgique, à ses intérêts, au caractère pondéré du roi, que les gens informés et ceux qui réfléchissent ont toujours tenu ces histoires pour des fables. Mais il n'y a pas que de ceux-là. A force d'être répétées, les imputations, même les plus absurdes, finissent par faire trou dans certains esprits. Le gouvernement belge n'a cessé de démentir sa prétendue entente avec l'Allemagne, soit dans ses journaux officiels, soit à la tribune du Parlement. Il a jugé que cela ne suffisait plus, et M. Buis est allé porter à Marseille les déclarations catégoriques que nous avons reproduites.

« Il y a quelques années, a dit le bourgmestre de Bruxelles, on a inventé des lettres du roi des Belges adressées, prétendait-on, au prince de Bulgarie et contenant des allusions désobligeantes pour la France. Ces lettres étaient fausses. Mais cela ne suffit pas à certains publicistes désireux de faire du bruit. On a parlé alors d'un traité secret conclu par le roi Léopold avec l'empereur d'Allemagne. C'était une nouvelle invention et je suis autorisé à déclarer que ce traité n'a jamais existé. » L'orateur a affirmé ensuite que la Belgique resterait fidèle à son devoir de stricte neutralité. On a salué par de longs applaudissements cette phrase qui ne trahit pas des sympathies allemandes dans le conflit pour l'Alsace-Lorraine: « Nous savons et le roi sait comme le peuple que les annexions dues à la force sont un boulet attaché à la nation. » Et plus loin: « Si, en 1870, des accusations ont été lancées contre la Belgique, elles émanaient surtout des organes allemands qui nous accusaient d'avoir trop de sympathie pour vous. »

Plus loin, faisant allusion au fameux projet de traité publié en 1870 par M. de Bismarck, M. Buis s'est félicité, dans l'intérêt de son pays, de la chute de l'empire et de l'avènement de la république: « Le premier soin du représentant du gouvernement de la République a été d'assurer la Belgique que la République que ne suivrait pas la politique de l'empire et que la Belgique trouverait en elle une voisine respectueuse de ses droits. Nous avons eu confiance dans cette déclaration que rien depuis n'est venu contredire. »

L'agence Havas affirme et les journaux belges répètent que M. Buis a été non seulement autorisé, mais chargé par le roi lui-même, chez lequel il a déjeuné la veille de son départ, de dire tout cela à Marseille.

Quelques-uns vont sans doute attribuer ces

déclarations aux succès diplomatiques récents de la France et aux signes extérieurs de sa force. Pourquoi, diront-ils, Léopold II n'a-t-il pas fait entendre plus tôt ces démentis catégoriques? Et cela seul permettra peut-être encore d'insinuer que tout n'était pas mensonge dans les révélations de M. de Mondion et *tutti quanti*. Les canards ont la vie dure. On en voit qui remuent encore les ailes après avoir été décapités.

Le billet de banque fédéral.

Un argument avancé, pour rendre l'électeur favorable au monopole, est que le billet de banque suisse aurait l'avantage d'être accepté sans perte à l'étranger, tandis que les billets actuels des banques d'émission y subissent une perte. Voici ce qu'en pense le *Bulletin financier*:

« Nécessairement les billets d'une banque nationale unique, mieux connus à l'étranger, y seront mieux reçus, mais dire qu'ils n'y subiront pas de perte, c'est se faire une grande illusion. Ce n'est pas ici par défaut de confiance que s'établit la perte, les billets de banque subissent, comme les effets de commerce, les fluctuations du change.

« Or, la Suisse étant toujours débitrice de l'étranger, du fait de ses achats considérables non équilibrés par ses ventes, le change lui est toujours défavorable, et si un négociant veut faire un paiement en France, par exemple, en billets de banque suisses, afin d'éviter le change élevé du papier français, sa couverture n'y sera reçue que sous déduction d'une perte équivalente au dit change, quelle que soit la banque qui aura émis les billets envoyés.

« La Confédération elle-même, lorsqu'elle a consenti à faire payer les coupons de sa rente à Paris, s'est assujettie au change sur le montant des coupons qui se présentent à ce domicile. Elle doit nécessairement ce change sur la couverture qu'elle ne pourrait faire avec ses propres billets.

« Cet argument n'a donc aucune valeur. »

Le tarif douanier et l'agriculture.

Le comité de la Société vaudoise d'agriculture et de viticulture adresse aux agriculteurs vaudois un appel les engageant à adopter le tarif douanier.

Nous y lisons entre autres ceci:

Vous devez accepter le tarif douanier qui, s'il ne comble pas tous les vœux des agriculteurs, protège dans une certaine mesure le bétail et le vin.

Ce sont ces dispositions favorables à l'agriculture qui ont engagé des consommateurs à demander le referendum et à repousser cette loi.

N'est-il pas juste cependant d'accorder à l'agriculture une protection que l'industrie réclame pour elle-même et dont seule elle a bénéficié jusqu'ici?

N'est-il pas juste de faire payer au bétail étranger un droit d'entrée en raison des frais considérables de police sanitaire qu'il occasionne et des maladies contagieuses qu'il amène si fréquemment au bétail de notre pays?

N'est-il pas juste de protéger notre vignoble dont la culture occupe tant de bras, et dont le revenu est si important pour toute la population de notre canton?

Le bétail et le vin.

Le bétail, gros et petit, payera, en effet, plus que sous le tarif actuel. Mais nous ne voyons pas bien ce que gagneront les agriculteurs vaudois à payer un peu plus cher le bétail qu'ils achètent pour l'élevage ou la viande de boucherie qu'ils mangent. Ne savent-ils pas que la Suisse doit acheter beaucoup plus de bétail qu'elle n'en peut vendre? Ces droits élevés vont donc favoriser un petit nombre d'éleveurs et de gros propriétaires au grand détriment

du grand nombre de consommateurs dont les agriculteurs font partie.

Pour les vigneron, la question est plus simple encore. Les vins en fût payeront, comme maintenant, 6 francs. Il n'y a donc aucune protection pour les vins vaudois au delà de ce qui existe à cette heure. Tandis que, d'autre part, le tarif impose plus fortement tout ce dont les vigneron, leurs familles et leurs ouvriers ont besoin pour vivre: le saindoux, les graisses, la viande salée ou conservée, le lard, la charcuterie, les graux, les pâtes, la chicorée, les épices, le savon, les bougies, le sucre subissent des augmentations qui vont jusqu'à doubler le taux pour certains de ces articles. De même, la chaussure et tous les ouvrages en cuir, le linge, coton et fil, les étoffes de laine, les chapeaux, la coutellerie, les parapluies, la literie, la batterie de cuisine, les broches, etc., tous ces articles que l'agriculteur achète en ville et qui nous viennent de l'étranger.

Même la farine a subi, en ces dernières années, des augmentations. Un comité d'industriels de la Suisse allemande dit « comité d'Olten » publie un appel en faveur du tarif. On y lit, entre autres, que les droits sur la farine n'ont pas été élevés.

Le « comité d'Olten » joue sur les mots. Le tarif de 1884 imposait la farine importée à 1 fr. 25 les 100 kilos. La meunerie suisse ayant demandé à être protégée, le tarif de 1887 a porté ce droit à 2 fr. 50, au double, par conséquent, de ce qu'il était. Les traités de commerce ont réduit, il est vrai, le droit à 2 francs, mais nous ne savons pas encore s'ils seront renouvelés et s'ils ne le sont pas, le tarif de 1890, qui a maintenu le droit à 2 fr. 50, sera applicable. Voilà exactement la situation.

En présence de pareils faits, c'est induire les agriculteurs et les vigneron en erreur que de leur représenter le tarif comme leur étant favorable.

Est-il donc dans l'intérêt de l'agriculteur de payer plus cher ses bœufs de labour?

Le droit sur les bœufs est porté au tarif général de 25 à 30 fr. Actuellement les bœufs paient 15 fr. en vertu du traité avec l'Autriche. Si la nouvelle loi est appliquée, le droit sera donc doublé.

En 1890, sur 56,000 bœufs et taureaux importés, 8,761 étaient destinés à la ferme. Cela fait au total un supplément de droit de 131,415 francs.

Est-il dans l'intérêt de l'agriculteur de payer plus cher ses vaches laitières, ses génisses et ses veaux?

Les vaches et génisses avec dents de remplacement paient 20 fr. d'après le tarif général, 12 fr. d'après le traité avec l'Autriche. Le nouveau tarif les taxe à 25 fr. Augmentation sur le droit effectivement payé, 43 fr. Les jeunes veaux de moins de 60 kilogrammes, qui payaient 3 francs d'après le tarif actuel et le traité avec l'Autriche, en paieront dorénavant six.

L'importation des vaches et génisses a été en 1889 d'environ 35,000 têtes, celle des jeunes veaux de 4,345. Augmentation totale sur les droits actuellement payés: 455,000 fr. pour les vaches et génisses, 13,545 fr. pour les veaux.

L'agriculteur achète aussi des porcs pour l'engrais.

Actuellement les porcs gras paient 8 francs, les porcelets pour l'engrais, au-dessous de 25

kilogrammes, 3 fr. seulement. Dorénavant, les deux droits seront unifiés, et le porcelet pour l'engrais versera au fisc la même somme que le porc gras.

L'importation des porcelets a été en 1889 de 14,756 têtes. Augmentation totale à payer par l'agriculture sur cet article: 73,789 francs.

Est-il dans l'intérêt de l'agriculteur de payer 5 à 10 0/0 de plus sur ses vêtements et ses chaussures, le harnachement de ses chevaux? Le nouveau tarif double le droit de 8 francs sur le cuir pour semelles, pour harnais et pour courroies; il porte de 50 à 60 fr. celui sur les chaussures en cuir grossières, qui ne paient actuellement que 30 fr. en vertu du traité avec la France.

La lingerie de coton paiera 120 fr. par quintal métrique au lieu des 70 fr. du tarif général actuel et des 60 fr. du tarif conventionnel, et les confections de milaine, le vêtement par excellence du paysan, 180 fr. — nous disons cent quatre-vingts francs — au lieu des 120 du tarif actuel et des 60 du traité avec la France?

Est-il enfin dans l'intérêt de l'agriculteur de voir hausser le salaire de ses ouvriers?

Le Conseil fédéral déclare que les tarifs protecteurs entraîneront un renchérissement des conditions de l'existence, et par conséquent de la main-d'œuvre. On se tromperait fort en se figurant que le salaire des ouvriers de campagne peut rester stationnaire, tandis que celui des ouvriers de l'industrie s'élève.

Aux agriculteurs maintenant de juger si le nouveau tarif des péages a été réellement fait pour eux. Pour nous, nous sommes convaincus du contraire. Ce tarif est l'œuvre de quelques gros éleveurs, alliés à quelques gros industriels. Il pèsera surtout sur le modeste travailleur, à la campagne comme à la ville: il ôte à celui qui n'a pas pour donner à celui qui a.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 11 octobre.

L'emprunt russe et le marché français. — Les ministres à Marseille. — Séjour de M. de Freycinet à Toulon. — Les déclarations de M. Buis. — M. Carnot. — Nouvelles du palais.

Le marché financier ne s'est pas relevé depuis le succès de l'émission du Foncier. C'est maintenant l'emprunt russe qui est l'événement en perspective, pesant sur les cours, soit en raison des sommes retirées de la circulation pour souscrire, soit à cause des mauvaises dispositions des Bourses allemandes, hostiles à l'emprunt de l'empire voisin.

Ici on s'attend à un nouveau succès. Depuis assez longtemps — bien avant Cronstadt — les fonds russes sont fort à la mode. La petite épargne, qui ne voulait jadis que du Panama et des valeurs Lésseps, s'est retournée du côté de la rente française qui la met à l'abri des déceptions. La rente russe est avec les fonds nationaux, les obligations du Foncier et les valeurs similaires, à peu près la seule qui fasse stationner devant les guichets d'émission les longues files de souscripteurs.

Maintenant que la corde patriotique vibre à propos de tout ce qui touche à la Russie, le succès n'en est que plus assuré. L'emprunt sera, d'après les prévisions, souscrit plusieurs

un faux air de villa italienne; le toit était plat, avec une balustrade; de là-haut la vue était si belle que souvent, le soir, on s'y installait. Derrière la maison s'étendaient, comme tout le long de la côte, les grands bois. Mais la passion de la veuve pour les fleurs se donnait pleine carrière dans le vaste jardin qui descendait en pente très rapide jusqu'à la grand'route. Personne, dans tout le voisinage, ne pouvait lutter avec Mme d'Ansel pour ses pelouses d'un vert d'émeraude, au gazon fin et serré, pour ses roses surtout, qui égayaient les corbeilles, grimpaient le long des murs, dont les variétés les plus rares s'élevaient triomphantes dans chaque coin de la propriété et embaumaient l'air tout autour. Le seul reproche que la veuve adressait jamais à Marthe c'était de préférer ses bois à son jardin, de se perdre pendant des heures à l'ombre des allées, d'y rêver plutôt qu'à jardiner avec passion, de promener son sécateur sur ses rosiers et de faire une guerre sans merci aux pucerons qui les menaçaient. Mais la perfection n'est pas de ce monde!

Les deux sœurs, accompagnées de tante Rélie, arrivèrent le jour du grand dîner de bonne heure, afin de jouir de la fin d'un bel après-midi de juillet au milieu du parfum délicieux des roses, alors dans tout l'éclat de leur splendeur. Elles étaient toutes deux vêtues de blanc, mais la robe de Marthe en étoffe souple de laine était un peu sévère, sans le moindre bout de dentelle, tandis que la toilette d'Edmée en mousseline de soie très légère moussait autour de sa jolie taille, s'élevait de nœuds d'un rose très pâle, faisait valoir sa beauté frêle de blonde aux yeux noirs. La tante Rélie, tout en reniflant d'une façon batailleuse, dut s'avouer qu'il était rarement donné de voir une petite personne plus attrayante, plus délicieusement jolie. Et sage comme une image, avec cela! Elle ne quittait pas son aînée d'une semelle, cher-

fois en France, ce qui fait que le gouvernement du tsar ne perdra rien à l'abstention des financiers allemands.

Quelques-uns des ministres présents à l'inauguration des travaux de Marseille sont de retour à Paris, MM. Rouvier et Yves Guyot entre autres. M. Constans s'est arrêté à Saint-Gilles du Gard, pour présider à l'inauguration d'un pont et du nouveau service des eaux, et ne rentrera que demain. Un banquet lui a été offert dans la salle du théâtre: le ministre de l'intérieur a pris la parole pour énumérer de nouveau les bienfaits du régime républicain, tout en conviant tous les Français à venir s'abriter sous le drapeau de la république.

Quant à M. de Freycinet, il s'est rendu de Marseille à Toulon, dont il voulait inspecter les fortifications, au point de vue du démantèlement, réclamé par la population de cette ville. Le ministre de la guerre a offert un déjeuner aux officiers supérieurs de l'escadre et de la défense de terre. Il a porté un toast à l'armée et à la marine, en répétant que la France veut la paix. Si l'on n'est pas convaincu de ce fait en Europe, ce ne sera toujours pas la faute des membres du gouvernement français.

Pour clore les fêtes de Marseille, la municipalité offrait hier un dîner à M. Buis, le bourgmestre de Bruxelles. Vous savez que ce magistrat avait déclaré, l'avant-veille, « être autorisé » à démentir l'existence d'un traité entre la Belgique et l'Allemagne. Cette affirmation catégorique avait été déjà très remarquée. Elle l'a été plus encore lorsqu'on a vu la presse belge confirmer le fait que M. Buis est venu en France avec la mission expresse de dissiper les malentendus auxquels avaient donné naissance la reconstruction des forts de la Meuse.

Hier, le maire de Marseille a remercié M. Buis de ses paroles, « qui, a-t-il ajouté, doivent produire une profonde impression en France et au dehors ». Et le bourgmestre bruxellois a répliqué que ce toast lui prouvait que ses déclarations avaient été comprises et favorablement accueillies. La presse s'était en effet montrée très satisfaite d'apprendre qu'aucun traité ne lie le roi Léopold à l'empereur d'Allemagne. Toutefois on a remarqué à ce propos qu'une convention formelle n'est pas toujours nécessaire pour rapprocher les intérêts de deux peuples ou pour créer des relations intimes entre deux souverains. La déclaration de M. Buis a paru ainsi plus importante encore en raison de l'intention qui l'a dictée que par ce qu'elle contenait.

M. Carnot a reçu officiellement le grand-cordon de l'ordre des Séraphins, que lui a conféré le roi de Suède. La cérémonie a eu lieu hier après-midi à l'Élysée, avec le cérémonial militaire accoutumé.

Au tribunal correctionnel — onzième chambre, — venait la curieuse affaire dont je vous ai déjà parlé: tentative d'assassinat d'un nommé Lombard par sa femme, qui lui avait coulé du plomb fondu dans l'oreille dans la nuit du 16 au 17 août. Les prévenus, la femme Lombard et son beau-père, ont fait plaider l'incompétence de la juridiction correctionnelle, et le tribunal a admis leurs conclusions. L'affaire reviendra donc devant la cour d'assises, ce que la gravité de l'inculpation rend naturel. Mais du fait que les prévenus eux-mêmes ont réclamé un renvoi devant les juges qui ont la compétence la plus redoutable, on peut juger de la confiance que doit inspirer l'institution du jury. Il faut dire que de tous

chait à éteindre l'éclat de ses yeux, à mettre une sourdine à son rire, à ne pas être le moins du monde coquette, afin de mériter des éloges au lieu d'un sermon au retour. Elle était ainsi à damner un saint. Quand ses paupières baissées se relevaient subitement, les yeux n'en avaient que plus de brillant, et les fossettes reparaissaient tout d'un coup dans un sourire éblouissant.

Comme Edmée ne connaissait encore que le salon et le jardin, Robert conduisit les sœurs faire l'inévitable tour de propriété. La pente était si rapide que la maison avait presque un étage de moins derrière que sur le devant. D'une allée on plongeait dans une vaste pièce encombrée de bibliothèques, un peu sévèrement meublée, dont le bureau était couvert de papiers et de livres assez mal rangés. Edmée, curieuse, allongea le cou.

— C'est là que vous travaillez, monsieur d'Ansel, que vous faites un livre terriblement sérieux, à ce que l'on m'a dit?

— C'est là même, mademoiselle. J'y suis bien tranquille; ce coin du jardin est presque toujours désert et, comme vous voyez, en deux enjambées je puis être dans les bois.

— Avouez, dit Marthe en riant, que pour vous y rendre, vous ne prenez pas la porte, mais que vous sautez par la fenêtre.

— En effet. C'est une habitude d'enfance à laquelle je n'ai jamais pu renoncer. C'est si commode, et il ne faut même pas être gymnaste émérite pour rentrer de la même façon. Vous voyez que les maisons bâties en dépit du bon sens, sur une pente très raide, ont du bon.

— Et vous n'avez jamais peur? Si vous entrez chez vous sans façon, d'autres pourraient bien en faire autant. Moi, je réveillais aux voleurs toutes les nuits si j'habitais une chambre pareille... s'écria Edmée qui ne

FEUILLETON DE LA GAZETTE

CHARGE D'AME

par M^{me} JEANNE MAIRET

Marthe, enlucée, carressée, renouait à son homélie. Après tout, le capitaine saurait bien se défendre au besoin, et, pourvu qu'Edmée ne lui donnât pas comme beau-frère, elle n'en demandait pas plus. L'épouser? Oh! non, par exemple! Être la femme d'un officier, se laisser trimballer de garnison en garnison, n'entendait parler dans l'intimité que de l'annuaire et des promotions de camarades indifférents... Jamais de la vie. Puis s'appeler Mme Bertrand, elle qui n'aimait que les jolis noms à particule... Et la folle enfant s'arrêta, un peu confuse, et devint toute rouge.

— Toi, le t'adore! s'écria Edmée en arrêtant d'un geste le sermon prêt à recommencer. Tu es un curé en jupons qui me va tout à fait. Mais, vois-tu, sœur chérie, il faut y renoncer. Je ne serai jamais une perfection, moi, je ne lirai jamais de gros livres sérieux, je ne serai jamais une « femme remarquable » — voyons, ne fronce pas les sourcils — tout le monde dit que tu es remarquable, moi la première. Mme d'Ansel ne peut prononcer ton nom sans proclamer tes mérites, son docteur fils cause avec toi de ses travaux — quel honneur! — et que ce doit donc être assommant! Moi, on ne me parle que de leçons de natation, de santeries, de choses gaies, et jolies et délicieuses. Je ne suis qu'un pauvre petit chiffon de fillette — j'ai pourtant mon brevet, je te prie de le croire — un être faible qu'on traite avec une douceur apitoyée, à qui on donne éternellement des bonbons, qu'on aime

à voir paré, pimpant, souriant, dont la mission en ce monde est d'être jolie et de se laisser protéger. Si tu crois que je ne vois pas, que je ne comprends pas, tu te trompes. Au fond, je ne suis peut-être pas la poupée que l'on croit. Je sais très bien ce que je veux et où je vais. J'ai de la volonté, moi aussi!

Peu à peu Edmée s'était montée, ses joues étaient rouges, ses yeux brillants.

— A qui en as-tu, ma petite Edmée? Tu es ce que tu es, c'est-à-dire tout simplement adorable!

Chez Edmée, les sensations, même violentes, ne duraient guère. Elle se mit à rire et se coula dans les bras de sa sœur d'un geste si calin que celle-ci en fut toute émue.

— Alors, vrai, Marthe, tu m'aimes?

— Je t'aime avec tendresse, avec abandon. Jusqu'à présent mon cœur était resté un peu fermé. Il s'est ouvert pour toi, toi qui ne me voulais pas d'abord; tu y es bien entrée, va! Je t'aime en sœur, presque en mère. Je te veux heureuse et bonne, bonne surtout. Il n'y a rien que je ne fasse pour te donner le bonheur.

— Rien? murmura la petite sœur.

— Rien.

Edmée resta silencieuse un moment, puis elle dit, toute sérieuse maintenant:

— Ecoute, Marthe; il me semble que je te vole. Tu me crois meilleure, plus affectueuse, plus digne d'être aimée que je ne le suis vraiment. J'ai déjà essayé de te faire comprendre combien j'ai de défauts, tu ne veux pas me croire. Je ne voudrais pourtant pas te tromper sur mon compte, toi qui vaux dix mille fois mieux que moi.

— Aime-moi, Edmée; cela me suffira toujours.

— Ah! pour cela...

Et un grand baiser termina la phrase.

les jurys, celui de la Seine est peut-être le plus remarquable par l'imprévu complet de ses verdicts.

NOUVELLES POLITIQUES

— On a raconté mille fables sur ce qui se passe au Panthéon de Rome. Une agence plus féconde que bien informée a télégraphié aux journaux qu'il s'était trouvé un prêtre pour y reprendre les offices, malgré l'ordre du pape et pour être agréable au gouvernement italien, qui avait sans doute grassement récompensé cet acte d'indiscipline. Rien de tout cela n'était vrai. C'est aujourd'hui seulement que les cérémonies religieuses doivent être reprises au Panthéon.

Le Vatican a voulu attendre que la dernière manifestation fût terminée. Elle a eu lieu hier matin. C'étaient les députations de Vélitri qui étaient venues pour déposer des couronnes sur la tombe de Victor-Emmanuel. Le gouvernement, pour répondre à un désir nettement exprimé par le roi, s'était décidé à défendre qu'on prononçât des discours, qu'on jouât de la musique et qu'on poussât des acclamations de quelque genre que ce fut dans l'intérieur de l'église. La manifestation a eu lieu sans incidents.

— On se souvient des polémiques qui ont eu lieu l'an dernier dans la presse allemande au sujet de la réduction à deux ans du service militaire; tandis que les progressistes réclamaient cette réforme, les nationaux-libéraux la déclaraient impraticable et s'appuyaient sur l'opinion fort nettement exprimée de l'empereur; on disait même que l'une des raisons de la démission du ministre de la guerre, général Verdy du Vernoy, avait été son motif de sympathie pour la réforme si mal vue en haut lieu. Or, il y a quelques semaines, certains changements paraissent se produire, et nous signalons des articles de la *Gazette de Cologne* et de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, où la réduction du service militaire à deux ans était envisagée assez favorablement. Voici le gouvernement lui-même qui semble n'y plus trop résister: en effet, les autorités militaires vont faire une intéressante expérience dans le 4^e régiment de la garde, en garnison à Spandau. Après le départ de la classe, les hommes restés au corps seront réparés dans les deux premiers bataillons. Les conscrits qui arriveront en novembre formeront le troisième bataillon et recevront une instruction militaire distincte de celle du reste du régiment, pendant deux ans. Ce sera l'essai pratique du service de deux ans, qui permettra de comparer les résultats obtenus.

— Une des particularités les plus bizarres des législations des Etats de l'Allemagne va sans doute disparaître sous peu: c'est la législation bavaroise sur le mariage. Dans ce royaume, l'autorisation de la commune est nécessaire pour contracter mariage, et cela afin que les pauvres qui sont à charge à la commune ne fassent pas souche et n'héritent pas davantage ses finances. Les journaux allemands avaient souvent protesté contre cette loi, dont l'un des effets les plus assurés était d'augmenter dans une proportion énorme le nombre des enfants naturels; mais la Bavière avait toujours tenu à cette pratique. En 1871, elle obtint que sa législation civile serait reconnue intégralement du nouvel empire; récemment encore, un mariage entre deux Bavaros, fait dans une mairie allemande, sans l'autorisation de leur commune, fut cassé par les tribunaux.

Le gouvernement bavarois va mettre fin à cette situation, et l'on annonce qu'il proposera aux Chambres tout un système de mesures propres à amender l'ancienne législation sur le mariage. Il s'est efforcé de la rendre plus facile pour les pauvres sans ôter les finances des communes.

— L'empereur d'Allemagne, venant de Stuttgart, est arrivé samedi matin à Hombourg; il a été reçu à la gare par l'impératrice Frédéric, la princesse Marguerite, le comte de Seckendorff et les autorités municipales. La ville était pavoisée et, sur tout le parcours de la gare au château, le souverain a été l'objet de chaleureuses ovations de la part d'une foule immense. Il est reparti le soir, à 9 h. 15, directement pour Potsdam.

— Le nouveau roi de Wurtemberg a adressé à l'armée une proclamation dans laquelle il exprime l'espoir que l'armée wurtembergeoise conservera les vertus premières du soldat, qui sont la fidélité, le courage, la persévérance et la discipline, et qu'elle saurait les mettre en pratique si la défense de la patrie l'exigeait.

Le nouveau roi rend ensuite hommage à son prédécesseur et fait allusion aux deux campagnes que l'armée wurtembergeoise fit sous son règne.

— Le prince de Hohenzollern est rentré samedi, à quatre heures du soir, à Strasbourg.

Huit membres de la Délégation d'Alsace-Lorraine présents à Strasbourg s'étaient joints aux fonctionnaires pour le recevoir à la gare. M. Petri a pris la parole en leur nom et a remercié le gouverneur, « l'ami loyal de l'Alsace-Lorraine », des efforts qu'il avait faits pour obtenir le retrait de la mesure si vexatoire du passeport. M. Petri a ajouté que ces remerciements de la population s'adressaient également à l'empereur, qui a accueilli si favorablement les démarches du gouverneur, et que la population sera toujours prête à soutenir le prince de Hohenzollern dans

tout ce qu'il tentera pour développer les institutions politiques et économiques du pays et augmenter la prospérité de tous.

Dans sa réponse, le prince de Hohenzollern a dit que l'Alsace-Lorraine était redevable à la seule générosité de l'empereur de la mesure qui vient d'être prise, et qu'il transmettrait à Sa Majesté l'expression des sentiments dont M. Petri venait de se faire l'interprète. Quant à la reconnaissance qui a été témoignée au gouverneur lui-même, le prince de Hohenzollern assure qu'il en gardera toujours le souvenir et qu'il demeurera le plus fidèle ami du pays d'empire et continuera à se consacrer à la défense de ses intérêts.

— On prétend, sur la foi de nouvelles venues de Russie, que le roi Milan, qui avait obtenu, il y a un an environ, une avance d'un million sur sa liste civile, vient de contracter un emprunt de deux ou trois millions à la Banque de Saint-Petersbourg, dont les attaches avec le ministère des finances russe sont connues.

On avait d'abord considéré cet emprunt comme une affaire privée, mais depuis que les conditions très favorables pour l'emprunteur ont été divulguées, les commentaires se donnent cours.

La banque a pris hypothèque sur plusieurs immeubles et terrains appartenant à l'ex-roi. Or, la valeur totale de ces biens, en supposant qu'ils ne soient pas grevés autrement, atteindrait à peine la moitié de la somme prêtée.

On dit que ce prêt n'est qu'un subside indirect de la Russie, envers laquelle l'ex-roi Milan se serait engagé à renoncer à tous les droits que lui a conférés l'acte d'abdication, surtout en ce qui concerne l'éducation de son fils. On ajoute même que le monarque démissionnaire renoncerait au titre royal et à son grade de général serbe.

D'un autre côté, on assure que la régence aurait fait opposition au traité conclu entre l'ex-roi et la banque russe, comme portant préjudice aux intérêts du roi Alexandre.

Les obsèques de Parnell.

Brighton, 10 octobre. Malgré une pluie battante, un grand nombre d'amis suivaient à pied. Le cortège est arrivé à une heure à la gare, où une foule de 500 personnes stationnait.

A Willesden-junction, près de Londres, plusieurs délégations de sociétés politiques attendaient le passage du train qui transportait le cercueil. M. Cunningham Graham, membre socialiste du Parlement, se trouvait parmi les assistants, qui étaient fort nombreux en dépit du mauvais temps. La foule a défilé respectueusement devant le wagon funéraire.

Dublin, 10 octobre.

La plus grande agitation règne à Dublin. La Ligue nationale irlandaise continue à recevoir de tous les points de l'Irlande des communications de personnes désireuses de rendre un dernier hommage à la mémoire de M. Parnell.

Les compagnies de chemins de fer organisent des trains supplémentaires, parce que les trains ordinaires sont insuffisants.

Tous les murs de la ville portent d'immenses affiches encadrées de noir et sur lesquelles on lit les mots suivants:

Voici ses dernières paroles:
« Dites bien à mes collègues qu'ils ont ma sympathie, au peuple d'Irlande qu'il a mon amour. »

Et au-dessous est reproduit un paragraphe d'un discours dans lequel M. Parnell disait:

Quand bien même, saisi par la mort, j'aurais quitté ce monde, la lutte ne cesserait point: ceux qui combattent noblement à mes côtés seraient là pour la continuer, car ceux-là, ils n'auraient pas cessé d'être des nationalistes, des indépendants.

MM. Healy, O'Brien et Dillon sont les plus menacés parmi les adversaires de M. Parnell. Le dernier a été poursuivi par une foule furieuse criant: « Assassin, meurtrier! » et menaçant de lui faire un mauvais parti. Il n'en est pas moins résolu, dit-on, à assister aux obsèques de son ancien ami.

Le *Freeman's Journal* continue à dénoncer avec véhémence la conduite des agitateurs et à condamner énergiquement le ton des feuilles parnellistes. Faisant allusion à l'incident dont M. Dillon a failli être victime, il dit que la mémoire de M. Parnell a été outragée par cette scène. Son *leading article* est intitulé le « Règne de la Terreur ».

Il paraît que le choix d'un cimetière catholique pour l'inhumation des restes de M. Parnell est désapprouvé par sa famille. M. A. Macdermott, son beau-frère, qui est le solliciteur de la famille, a protesté vainement contre ce choix. A ses arguments, M. Mahony s'est borné à répondre par une dépêche ainsi conçue: « Mme Parnell considère que le vœu du peuple doit prévaloir. » Celle-ci est toujours dans un état de prostration qui ne permet pas de lui laisser faire le voyage de Dublin. Mme Dickinson, sœur de M. Parnell, assistera aux funérailles.

Dublin, 11 octobre.

Le corps de M. Parnell est arrivé à Holy-Head, ce matin à deux heures, et il a été embarqué sur le bateau qui fait le service régulier d'Irlande.

Un grand nombre d'Irlandais l'accompagnaient et ont pris le même bateau; beaucoup de personnes étaient venues d'Irlande et, parmi elles, la plupart des membres irlandais du Parlement.

Le lord-maire de Dublin a accompagné le corps depuis Londres.

philosophie à hauteur d'appui. Elle prétendait que les petites satisfactions de la vie, habilement cultivées, font un semblant de bonheur très acceptable, en somme; que réveiller des chagrins qui dorment est une sottise et que, rir étant le propre de l'homme, bien fol qui s'en prive, d'autant plus que le rire, selon elle, comprenait une foule de choses agréables, comme de bien manger, de s'entourer de luxe, de causer avec des gens d'esprit lorsque l'on a la chance d'en rencontrer, et, à défaut de gens d'esprit, savoir se contenter de personnes agréables et de bonne éducation. C'était dans cette dernière catégorie qu'elle rangeait Mme d'Ance!

— Il me semble que votre fils s'humilie. Le voilà qui rit comme s'il n'avait jamais mis le nez dans les archives poudrées des affaires étrangères.

— Dieu merci! vous vous souvenez, chère amie, que j'ai toujours prédit que Robert rejoindrait avec les années. Il était trop sérieux à vingt ans; ce n'était pas naturel. Et puis...

Mme d'Ance! grillait de raconter à la tante Rêlé toutes ses espérances. Elle n'en ferait rien, puisqu'elle avait promis le silence à Marthe, mais si Mme Despois voulait seulement deviner...! Il lui semblait, à elle, que la nouvelle attitude de Robert était cependant assez significative.

— Et puis, interrompit Mme Despois, il n'y a rien de tel que deux beaux yeux pour dissiper les bronnillards de l'étude. Voyons, mon amie, ne prenez donc pas cet air effarouché. Vous savez bien, comme moi, que c'est depuis l'arrivée d'Edmée que Robert s'est détendu. S'il ne sait pas encore qu'il en est amoureux, je le sais, moi.

— Vous vous trompez, vous vous trompez, je vous assure, s'écria Mme d'Ance! suffoquée.

— Ta, ta, ta! Je ne me trompe que bien rarement en ces sortes de matières. Depuis que je ne suis plus

La traversée a été assez mauvaise.

La mer était grosse, le vent était violent, et la pluie tombait à torrents.

Malgré le mauvais temps et l'heure matinale, une grande foule s'était réunie à Kingsdown, sur la côte d'Irlande, et, lorsque le navire approcha des quais, toutes les têtes se découvrirent respectueusement. Le silence était solennel.

Parmi les personnes présentes se trouvaient le colonel Nolan, MM. O'Brien et Corbett, tous les trois membres du Parlement.

La bière contenant les restes de M. Parnell fut débarquée et portée sur les épaules d'une douzaine de marins jusqu'au train de Dublin, les passagers prenant place dans le même train, qui est arrivé à Dublin, à Westland-Row station, à 7 h. 35.

La foule y était énorme et observait la même attitude respectueuse qu'on avait déjà remarquée dans tout le voyage.

Parmi les personnes présentes se trouvaient M. Harrington, membre du Parlement, et le docteur Halkeet, qui avait soigné M. Parnell lorsqu'il fut blessé aux yeux lors de la campagne électorale de Kilkenny.

A la tête de la foule on remarquait les membres de la Gaelic Athletic association élevant au-dessus de leurs têtes en signe de deuil les bâtons qui servent à leurs jeux, surmontés d'un crêpe attaché avec des rubans verts, couleur nationale de l'Irlande.

Diverses branches de la ligue nationale étaient représentées en corps.

Le char funéraire, attelé de quatre chevaux, attendait, chargé de fleurs et de couronnes.

Les côtés du char étaient garnis de panneaux à glaces qui permettaient de voir l'intérieur.

Le cercueil ayant été placé sur le char, le cortège s'est mis en marche vers l'hôtel de ville, où le corps de M. Parnell restera exposé jusqu'au moment de l'enterrement.

La foule, dans les environs de la station, était innumérable. Lorsque le cortège s'est avancé devant l'édifice où se réunissait autrefois le Parlement irlandais, et qui est devenu maintenant le siège de la Banque d'Irlande, il ralentit la marche, et la musique joua lentement la marche funèbre de Gounod.

La pluie tomba toujours à torrents, mais la foule, qui depuis plusieurs heures la repoit, resta compacte. Son attitude a été absolument calme.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Le 18 octobre. — La *Riforma*, de Bellinzona, a demandé à un certain nombre de personnes compétentes du canton du Tessin leur opinion sur la question du monopole des billets de banque. Dans son dernier numéro, elle publie les réponses de MM. Soldati, conseiller d'Etat; Censi, avocat; Balli, conseiller aux Etats; Fusoni, négociant. Tous se prononcent contre le monopole, par crainte de la Banque d'Etat, du cours forcé, d'un renchérissement de l'escompte, d'une perte pour les finances cantonales, d'une excessive centralisation.

Quelques personnes croient que la votation sur l'achat du Central aura lieu aussi le 18 octobre. La date de la votation n'est pas encore fixée. Le *Vaterland* suppose que ce sera pour le dernier dimanche de novembre ou le premier de décembre.

Militaire. — Les journaux neuchâtelois accusent un instructeur d'infanterie de la 11^e division d'avoir frappé de sa cravache une recrue fribourgeoise pendant un exercice de tir.

Une enquête est sans doute ouverte; nous attendons pour apprécier qu'on en connaisse le résultat.

Union postale. — Dès le 1^{er} octobre, les lies Fidji font aussi partie de l'Union postale universelle. Les envois de la poste aux lettres de la Suisse pour ce pays et vice-versa sont donc désormais soumis aux mêmes taxes et conditions que ceux échangés avec les autres pays de l'Union postale.

Statistique. — La réunion annuelle des statisticiens suisses aura lieu au château de Neuchâtel les 19 et 20 octobre. Les travaux suivants figurent à l'ordre du jour: 1. Statistique des faillites; rapporteur, M. le Dr Brunstein. — 2. Statistique des caisses d'épargne et projet d'organisation d'une surveillance officielle; rapporteur, M. Nef, directeur du bureau de statistique d'Argovie. — 3. Statistique des incendies; rapporteur, M. Millet, directeur de la régie des alcools. — 4. De l'assurance contre la mortalité du bétail; rapporteur, MM. Comtesse, conseiller d'Etat, et Kummer, directeur du bureau des assurances. — 5. De l'unification des statistiques cantonales; rapporteur, M. le Dr Guillaume, directeur du bureau fédéral de statistique. — 6. Communications diverses.

Emigration.

L'idée qu'en vue de la prochaine exposition universelle de Chicago les émigrants peuvent actuellement obtenir avec facilité, dans cette ville, du travail rémunérateur sous diverses formes, semble s'être en général accréditée dans le public. Ce serait là une grave erreur. Les rapports officiels ou de sources privées dignes de confiance sont unanimes à constater que depuis un an déjà une forte agglomération d'ouvriers venant des différentes contrées de l'Amérique du Nord ainsi que d'Europe s'est produite à Chicago,

que spectatrice, je tiens ma lorgnette bien nette, je regarde et je m'amuse énormément. Après tout, ma bonne amie, vous désiriez Mlle Lèveassur comme belle-fille, de quoi vous plaigniez-vous? Celle-ci est gentille. Je ne l'aime guère, mais enfin je suis obligée de convenir qu'elle est gentille.

— Et, ajouta son amie qui commençait à se remettre de la secousse, vous seriez enchantée de vous en débarrasser en la mariant au plus vite.

— Dame, oui! Elle dérange mes habitudes, cette petite. Puis, tout en ne l'aimant pas, j'ai peur d'être forcée de subir son charme. Je me rai; il n'y a rien de fatigant comme cela.

— Alors, vous-même, dit la baronne dont l'égoïsme maternel se réveilla, qui, en un instant, envisagea la possibilité que son fils préférât la cadette à l'aînée — après tout, il n'y avait pas d'engagement pris — vous-même vous convenez du charme de cette petite?

— Si j'en conviens! Mais, en l'étudiant, j'en arrive à excuser presque mon beau-frère. La vieille légende des sirènes se continue à travers les siècles et se continuera jusqu'à la fin des temps. Edmée est l'image de sa mère, à l'exception des yeux qui lui viennent de son père. J'allais en cachette voir jouer la mère, une actrice comme on n'en voit plus; un naturel, un charme, une diction... enfin tout, elle avait tout pour elle, cette créature, excepté le cœur. Je retrouve dans la fille les mêmes intonations de voix, le même sourire qui illumine soudain le visage, comme un rayon de soleil passant à travers un nuage. Regardez-la lorsqu'elle s'assied; nous prenons une chaise pour nous reposer tout bonnement, nous jupes s'en accommodent comme elle peuvent: la robe d'Edmée s'étale en plus harmonieux; quand elle cause, ses gestes sont arrondis, jamais d'angles, et cela tout naturellement. Ecoutez-la parler: jamais elle ne bredouille, chaque

et cela à tel point que, durant l'hiver dernier, des milliers d'entre eux se trouvaient de temps à autre sans occupation. En outre, la préférence dans l'émigration serait en général donnée aux gens du pays. D'autre part, une forte tendance à éliminer autant que possible l'élément travailleur étranger se ferait remarquer dans cette ville, non seulement chez les maîtres d'Etat ou les entrepreneurs de bâtiments, mais aussi parmi les ouvriers américains eux-mêmes, et s'il restait encore quelque rare occasion de travail aux nouveaux débarqués, ce ne serait jamais qu'un pur glanage.

Dans de telles conditions il faut considérer comme un devoir de mettre sérieusement en garde nos compatriotes contre une émigration à Chicago dans le but d'y chercher, en vue de l'exposition, du travail bien rétribué, car leurs espérances ne s'y réaliseraient que rarement, et le sort de ceux qui, en cas d'insuccès, ne disposeraient pas de ressources suffisantes, serait des plus critiques. Les difficultés inhérentes à toute expatriation se sont, du reste, en ce qui concerne l'Amérique, sensiblement aggravées pour beaucoup de personnes. Il est donc de toute opportunité de rappeler derechef, aux intéressés, que le Commissariat fédéral de l'émigration, à Berne, fournit gratuitement aux émigrants qui lui en font la demande, tous les renseignements nécessaires, et qu'il leur délivre, suivant le cas, des recommandations destinées à leur être utiles lors de leur arrivée dans le Nouveau-Monde.

Lettre de Neuchâtel.

(De notre correspondant particulier.)

Neuchâtel, 10 octobre.

Gens de lettres.

Il paraît que la « Société des gens de lettres de la Suisse romande » a tenu une assemblée générale aujourd'hui à Neuchâtel. Il devait y avoir rapport sur un concours auquel avaient été présentés une cinquantaine de manuscrits — prose et vers. M. H. Warnery devait lire quelques pages inédites.

Je ne mets point en doute l'intérêt de ce dernier article du programme; mais je me demande très sérieusement si nous avons besoin d'une Société de gens de lettres, ou plutôt si les gens de lettres, c'est-à-dire les gens vivant de leur plume, forment chez nous une catégorie distincte, ayant des intérêts à défendre et de bonnes raisons pour se « syndiquer ».

Nous avons, en Suisse française, nombre de gens qui écrivent, et si j'osais dire ce que tout le monde pense, je dirais que nous en avons beaucoup trop. Chacun y va de son petit livre, — prose ou vers, — et je crois qu'il y aura bientôt plus de gens qui publient que de gens qui ne publient pas. Le malheur, c'est qu'il ne restera alors plus personne pour lire.

Les littérateurs de profession sont très rares chez nous; mais les fabricants de livres sont légion. Et le danger, c'est d'encourager cette production effrénée de pages trop souvent médiocres ou nulles. Ne pourrait-on, puisqu'on ouvre des concours et qu'on décerne des prix, en décerner un — ce serait une statuette du Silence, avec un doigt sur la bouche — à celui qui, quoique ayant suivi les écoles secondaires de sa ville natale, aurait assez de fermeté d'âme pour imiter la prudence de Corat, et ne ferait gémir aucune presse pendant au moins six mois?

Ce brave garçon — ou cette brave fille — aurait acquis, par l'originalité même de cette abstinence, si mal observée par les autres, des droits spéciaux à l'estime de ses concitoyens et à la reconnaissance de la critique.

Car, vraiment, la critique ne sait plus que devenir, ni à qui entendre. Elle est submergée par le flot montant d'une littérature qui se croit bonne parce qu'elle l'est d'intentions, et qui, à vrai dire, est d'une fadeur accomplie.

Dans chaque cas particulier, la critique est obligée de capituler. Comment dire à cet honnête jeune homme, qui vient de s'établir gêné dans son bourg natal et qui a foi dans son livre: « Votre livre est pitoyable. Qui diantre vous poussait à le faire imprimer? »

Parler avec cette franchise, c'est s'assurer un ennemi pour le reste de ses jours. On préfère signaler des qualités qu'on cherche à la loupe et qu'on ne discerne pas toujours, annoncer un début plein de promesses et passer la main dans les cheveux à ce jeune homme, qui déjà parle de « son œuvre » avec une conviction absolument comique.

Ce n'est pas en encourageant la littérature sans talent qu'on pourra combattre utilement la littérature sans pudeur.

Une société de gens de lettres pourrait être vraiment utile chez nous: ce serait celle qui pratiquerait dans toute sa rigueur la critique

syllabe à sa valeur, le son de sa voix est modulé avec un art tout à fait inconscient chez elle; du reste l'élocution lui a été inculquée sans qu'elle s'en doutât, elle n'a eu qu'à écouter sa mère.

— Mais, objecta son amie, vous avez dit que sa mère avait tout pour elle, excepté le cœur. Est-ce qu'en cela aussi Edmée lui ressemble?

— Je me le demande tous les jours. Je n'en sais rien encore. Il est possible qu'elle en ait tout de même un peu. A la voir avec Marthe, on le jurerait. Il n'y a pas de calineries, de caresses, de gentillesse, qu'elle ne prodigue à sa sœur; elle la suit partout, comme un enfant, elle cherche à l'aider dans l'administration de la maison, ce qui embrouille tout, cela va sans dire, elle court chez nos deux fermiers pour donner des ordres, oublie ceux-ci et s'attarde à jouer avec les poussins ou les chiens, parce que Marthe aussi aime les chiens et les poussins. Elle est toujours gaie, trouve tout admirable, s'exalte sur la vue, barbotte avec bonheur dans l'eau, marche, court, se donne un mouvement extraordinaire et entraîne sa sœur même lorsqu'elle a l'air de la suivre. Mais le jour est tout neuf. La campagne au mois de juillet avec ses routes bruyantes, des baigneurs partout, les châteaux pleins de monde, c'est très bien. Je l'attends au mois de novembre, où elle sera réduite à notre société uniquement.

— La jeunesse sait se faire de la joie partout et toujours, murmura Mme d'Ance! pleine d'indulgence. En tout cas, il est clair que Marthe aime sa sœur, et qu'elle fera tout ce que voudra celle-ci.

— Si elle l'entraîne à Paris un mois ou deux plus tôt que d'habitude, je ne me plaindrai pas, pour ma part. Marthe, cependant, n'est pas faible; si elle croit devoir résister à un caprice de l'enfant, elle résistera, soyez-en sûre. Alors, nous verrons. Edmée me fait penser aux jolies soies souples et douces de ma bro-

mutuelle et arracherait sans pitié du jardin de la littérature romande les herbes parasites qui y poussent avec une abondance néfaste.

N'est-ce pas votre avis, monsieur le rédacteur? Si oui, insérez ces lignes. Si non, insérez-les tout de même. Votre correspondant dans la presse prend à son compte et, au besoin, entrera dans d'autres développements qui achèveront de donner à sa thèse un caractère d'évidence.

Le théâtre à Genève.

Genève, 9 octobre 1891.

L'excellent artiste que connaît bien le public lausannois, M. Dauphin, après avoir l'an dernier dirigé le théâtre pour le compte du Conseil administratif, a pris cette année la direction à ses risques et périls; voilà qui mettra fin à une situation qui était un scandale à quelques bonnes âmes et l'on ne verra plus les magistrats auxquels sont confiées les destinées de la ville de Calvin prendre à leur compte une entreprise scénique et se faire représenter, dans les coulisses, par un délégué spécial.

M. Dauphin a du courage: il n'a pas reculé devant l'insuccès de la plupart de ses devanciers, lesquels n'ont pas fait ici de brillantes affaires. Notre salle de spectacle, si luxueuse et si confortable, est trop vaste pour le chiffre des habitués. Les préjugés du temps de Voltaire n'ont pas encore entièrement disparu et en l'an de grâce 1891 l'on rencontre encore ce spécimen curieux: le Genevois qui n'ose pas se montrer au théâtre de sa ville natale. Il est vrai que les principes de ce Genevois ne le suivent pas en voyage; il ne les emporte pas avec ses bagages, c'est trop encombrant. Tel qui n'irait pas entendre les *Huguenots* à la Place Neuve ne se fera pas un scrupule à Paris d'aller passer de folles soirées aux *Variétés* ou même au *Chat noir*. Pénitence influence de l'air des boulevards.

En s'abstenant du théâtre ces gens bien pensants laissent le champ libre... aux autres. Le directeur est bien forcé de compter avec son public et de lui servir ce qu'il demande. Un ostracisme semblable donne donc un résultat contraire de celui qu'on en attend. En pays de langue allemande, où l'on comprend mieux le rôle social du théâtre, les honnêtes gens ne craignent pas de s'y intéresser, aussi la scène lyrique s'y maintient-elle à un niveau supérieur au point de vue de l'art et même à celui de la morale.

Nous sommes dans un cercle vicieux: on ne va pas au théâtre parce qu'il est mauvais et il ne peut s'améliorer parce qu'on n'y va pas. Les concerts classiques sont toujours très suivis; il est de bon ton de s'y montrer au foyer, à l'entracte. Pour attirer au spectacle ce public dont M. Hugo de Senger poursuit l'éducation musicale avec une persévérance et un dévouement que rien ne lasse, il faudrait sortir un peu du répertoire suranné des scènes françaises de province et nous donner les grandes œuvres classiques ou modernes que nous ignorons. Les quelques essais faits en ce sens avec *Lohengrin* et *Iphigénie* sont tout à fait encourageants.

Il est vrai que les tentatives de ce genre rencontrent de sérieux obstacles; notre chef d'orchestre inamovible M. Bergalone, le prince des orphéons, le triomphateur des concours musicaux, qui depuis plus d'un quart de siècle tient au théâtre le bâton du commandement et ne le lâchera pas de sitôt, est loin d'être, en musique, l'homme aux idées nouvelles. Pour faire répéter cinquante fois à une chorale un passage scabreux, il n'a pas de rival et nos sociétés musicales lui doivent leurs plus brillants succès; mais, confiné dans l'ancien répertoire qui va de la *Juive* aux *Dragons de Villars*, il ignore également les grands maîtres d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. S'il est appelé à diriger du Gluck, du Mozart ou du Wagner, il le fait avec résignation, par devoir professionnel, non pas *con amore*, avec ce feu sacré qui se communique du chef à l'orchestre et de l'orchestre au public. A cela il n'y a rien, à faire; un attentat au fauteuil de M. Bergalone provoquerait immédiatement dans les rues de notre ville des émeutes de chorales et des soulèvements d'opélicolés. Par sa cordialité et son extrême bienveillance, cet homme aimable qui a de beaux états de service, s'est acquis de chaudes amitiés; son médaillon en terre cuite, un pur profil d'artiste aux longs cheveux bouclés, orne bien des cheminées genevoises. Peut-être serait-il possible de trouver un compromis, M. Bergalone ne refuserait

derie; ça s'enfile aisément; ça caresse les doigts, on en fait ce qu'on veut; puis, tout d'un coup, sans qu'on sache comment, il se forme un petit nœud imperceptible et la jolie soie souple vous casse l'aiguille net. Il ne s'est pas encore produit de nœud. Il n'est pas dit qu'il ne s'en produise pas.

Le nœud se produisit avant la fin de la soirée. Le dîner fut des plus gais. Une vingtaine d'invités, tous désireux de s'amuser, jeunes pour la plupart, firent honneur aux nombreux plats; la table était décorée de plus jolies roses du jardin, et les fenêtres grandes ouvertes laissaient entrer l'air très doux de cette belle soirée d'été. Edmée oubliait un peu ses bonnes résolutions. De toute la jeunesse assemblée autour de la table, elle se sentait la reine incontestée; elle se savait de beaucoup la plus jolie de toutes les femmes, la plus admirée, la plus entourée, et la joie de son triomphe débordait un peu dans le son de son rire, dans l'éclat de ses yeux. Elle se trouvait avoir pour voisin le capitaine Bertrand, et elle s'amusait à lui tourner complètement la tête. Robert, comme maître de maison, était placé entre deux femmes d'âge respectable, et jetait des regards envieux au coin où Edmée mettait tout l'entrain de sa verve parisienne. Celle-ci avait pleinement conscience de ces regards et redoublait de coquetterie. Marthe, de l'autre bout de la table, ne pouvait rien pour modérer l'allure un peu tapageuse de sa sœur; et du reste, comme tout le monde était un peu en joie ce soir-là, qu'on était à la campagne, entre voisins, il n'y avait pas trop à se formaliser de quelques rires perdus. Puis, elle était si jolie, sa petite Edmée, si jolie et si admirée! L'idée qu'elle eût pu un instant songer à être jalouse de cette nouvelle venue qui l'éclipsait si complètement ne traversa même pas son esprit. Elle était, au contraire, extrêmement fière de la beauté et du succès de sa petite sœur.

sans doute pas d'accepter un suppléant qui dirigerait des auditions exceptionnelles de partitions classiques ou wagnériennes.

Jusqu'à présent la plupart des chanteurs de nos troupes appartenaient à la même école musicale que le chef d'orchestre; les artistes qui « font la province » ont leurs habitudes qu'ils ne changent pas aisément; sortez-les de leur Donizetti et de leur Meyerbeer et les voilà fort empruntés. A cet égard, M. Dauphin a eu une heureuse inspiration; il a donné dans sa troupe une large place aux éléments jeunes; en s'adressant à des débutants frais émoulus du conservatoire de Paris, il a pu, à des prix abordables, grouper un ensemble de chanteurs *di primo cartello*, au premier rang desquels il faut citer le ténor M. Imbart de la Tour, un ancien saint-cyrien qui a dû abandonner la carrière militaire à la suite d'un accident; le baryton, M. Labis; la basse, M. Fabre, et la chanteuse légère, Mlle Lemeignan. La première représentation des *Huguenots* a été un véritable triomphe pour ces jeunes artistes d'avenir. Ce qui leur manque en habitude des planches, ils le rachètent amplement par la fraîcheur des voix, par cette excellente diction qu'on enseigne au conservatoire de Paris, et surtout par une intelligence artistique toute neuve qui, au besoin, leur permettrait de surmonter les difficultés des partitions de la nouvelle école.

Et maintenant que M. Dauphin a réuni une si brillante phalange, reste à savoir à quels champs de bataille il la conduira. Les dilettantes genevois ne seraient pas exigeants; le moindre grain de mil ferait bien leur affaire. Leurs prétentions n'iraient pas jusqu'à vouloir entendre, comme les Zurichois, la *Walkyrie* et les *Maîtres chanteurs* après *Lohengrin*. Une faible partie de ce programme leur suffirait, pourvu que l'on se décide à risquer un pas en avant. Le directeur qui le tenterait ne ferait peut-être pas une mauvaise affaire. Pour vaincre les derniers préjugés et pour gagner la faveur de la partie cultivée de la population, le théâtre doit, de toute nécessité, entrer dans une voie nouvelle.

Y.

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — Un crime affreux a été commis mercredi dernier près de Meiringen. Ce jour-là, les sœurs Marguerite et Madeleine Neyer, âgées la première de 29, la seconde de 22 ans, et leur frère Edouard, sord-muet, âgé de 15 ans, domiciliés à Stein près Meiringen, étaient occupés dans un champ à arracher des pommes de terre. Ils avaient avec eux une chèvre. A un moment donné, celle-ci avait pénétré dans un pré voisin. Le jeune Edouard fut envoyé pour la ramener. Un nommé Pierre Brugger, de Eisenbolgen, commune de Meiringen, gardait le bétail dans le pré en question. Lorsque cet individu aperçut le jeune Neyer, il marcha à lui. Le garçon s'enfuit, poursuivi par Brugger, qui le rejoignit, le jeta par terre et le frappa jusqu'au sang. La sœur cadette de Neyer, Madeleine, vint alors au secours de son frère, mais Brugger la terrassa aussi et la maltraita grossièrement. Lorsqu'enfin, l'innocente, Marguerite, s'approcha pour délivrer sa sœur, Brugger saisit un hoyau (croc) et lui en asséna sur la tête un coup d'une telle violence que l'infortunée tomba morte. Alors, le monstre, redoublant ses coups, mit la tête de sa victime en pièces. Après avoir regardé encore quelques temps le cadavre, il s'en alla tranquillement rejoindre le bétail confié à sa garde. Quand la nouvelle de cet horrible forfait fut connue à Meiringen, le capitaine de gendarmerie Simon se rendit sur les lieux pour procéder à l'arrestation du meurtrier. Mais celui-ci se démenant comme un forcené, lui opposa une résistance désespérée et ce ne fut qu'avec l'aide de quelques citoyens qu'il parvint à le menotter. Brugger fut ensuite conduit sur un char à Meiringen et écroué dans les prisons de district. Là, il brisa toutes les vitres; opération dans laquelle il se coupa l'artère au poignet droit et serait certainement mort par suite de la perte de sang si on ne lui avait porté secours. La population de Meiringen et des environs est consternée.

FRIBOURG. — Les journaux fribourgeois regrettent la mort de M. Auguste Goldlin, rentier. Les œuvres d'utilité publique perdent en lui un appui financier intelligent. M. Goldlin aimait son pays et savait s'intéresser aux entreprises qui avaient pour but de relever l'industrie à Fribourg. La *Liberté* assure qu'une partie de sa grande fortune a été léguée à des institutions charitables.

ARGOVIE. — Un maçon nommé Furrer, domicilié à Menzikon, a tué sa femme dans son lit, la frappant à la tête et l'étranglant au moyen d'une corde. Le corps Furrer n'avait pas d'enfants et vivait depuis longtemps en mésintelligence. L'assassin a été arrêté.

VALAIS. — On nous écrit de Sion:

« On peut voir en ce moment, dans un verger au pied du château de Tourbillon, un cerisier couvert de fleurs; est-ce une ironie de la nature ou un tardif remords du printemps? Souhaitons au propriétaire de l'arbre d'en pouvoir manger les fruits à Noël. »

GENÈVE. — Dans l'après-midi de samedi, le bruit courait à Genève que le cardinal Mermillod était mort, dans sa propriété de Monthoux. Ce bruit était inexact; l'état de M. Mermillod s'est au contraire amélioré dans la journée de samedi, et hier dimanche, il a pu se lever et prendre quelques aliments.

Toutefois, l'état du cardinal Mermillod est toujours des plus graves. Le diagnostic serait un cancer intestinal. Le malade reçoit des soins de M. le docteur Favre d'Annemasse, de MM. J.-L. Reverdin et Déjérine; ainsi que de son médecin particulier venu de Rome.

CANTON DE VAUD

Une émigration vaudoise.

Jeu de dimanche, dit la Feuille d'avis de Vevey, environ soixante de nos compatriotes quitteront Vevey et le canton de Vaud pour se rendre à Eddy, petite ville située sur la rive droite du Rio-Peco, dans le Nouveau-Mexique (Etats-Unis).

La colonie qu'ils vont fonder là-bas, sous les auspices de la « Compagnie d'irrigation du Pecos » sera située à sept ou huit kilomètres en aval d'Eddy. Une station de chemin de fer y sera prochainement installée par les soins de la compagnie et portera le nom de Vaud.

Voici l'itinéraire que vont suivre nos émigrants: Jeudi, départ de Vevey pour la Havre; samedi, départ du Havre sur la *Gasconne* (Compagnie générale transatlantique). Arrivée à New-York le 25; réembarquement le mercredi 28, pour Galveston, où l'arrivée aura très probablement lieu entre le 3 et le 4 novembre. De Galveston, le chemin de fer conduira la petite colonie en deux jours à Eddy.

Parmi ces émigrants, nous en comptons 17 de Corsier, 18 de Corsaux, 12 des Monts de Corsier, 3 de la Tour-de-Peilz, 4 de Semsales, 5 de Lausanne; 2 Italiens se joindront encore à eux.

Chaque émigrant a acquis une parcelle de terrain prêt à être labouré, et une maison avec droit perpétuel à l'eau, à raison de 25 dollars (125 francs) l'acre, payable 1/10 avant la construction de la maison et le reste en neuf autres paiements qui se feront d'année en année.

Le terrain doit sa valeur productive aux travaux d'irrigation faits par la compagnie: canaux, lacs artificiels, irrigateurs, etc. Nous extrayons les renseignements suivants d'une fort intéressante brochure que vient de publier sur la contrée de Pecos M. Henri Gaullier, notre collaborateur, qui a vécu vingt ans en Amérique et a rassemblé, durant son dernier voyage, des renseignements exacts sur le Nouveau-Mexique et sa condition agricole et économique.

Les solitudes du Far-West n'étaient autrefois qu'un désert aride, aussi vaste que l'Europe; aujourd'hui, par le moyen de l'irrigation, elles sont en train de devenir une des contrées les plus fertiles du monde. Les terrains incultes se transforment en champs et en vergers magnifiques. Des villes se construisent en quelques années. Ainsi, à l'endroit où s'élève maintenant la ville d'Eddy, qui compte douze cents habitants, il n'y avait, il y a trois ans, qu'une seule maison. Son fondateur, dont elle porte le nom, M. Charles Eddy, âgé d'à peine trente-six ans, est le roi des éleveurs de bestiaux du Far-West. Parti de New-York, il y a peu d'années, avec trois mille francs dans sa poche, il possède aujourd'hui 45,000 têtes de bétail.

Avec l'aide de quelques amis, M. Eddy a créé la « compagnie d'irrigation du Pecos », construit un chemin de fer qui va rejoindre le Texas-Pacific et fertilisé, par des canaux, plusieurs centaines de mille acres de terre. La contrée, située à mille mètres d'altitude, jouit du climat le plus salubre et le plus agréable. L'air y est vif et sec. Il n'y gèle jamais et la température moyenne est de 15° Réaumur. On compte en moyenne 320 à 340 jours sereins par année.

Sous un pareil climat, ces terres vierges sont d'une fertilité qui dépasse tout ce que l'on voit ailleurs. Les récoltes de tous genres y donnent d'excellents résultats; mais l'avenir du pays est surtout, paraît-il, dans la culture des légumes, des arbres fruitiers et de la vigne.

La contrée du Pecos rivalisera un jour avec la Californie du sud, qui est devenue le verger de l'Amérique. Les producteurs vendent leurs fruits sur pied; ce sont les négociants qui se chargent de la cueillette, de l'emballage et de l'expédition. Les fruits se transportent sans difficulté d'un bout à l'autre du continent par wagons entiers. Il s'en fait, aux Etats-Unis, une énorme consommation.

La main-d'œuvre étant extrêmement chère au Pecos, le colon qui veut s'y établir doit avant tout compter sur ses bras et sur ceux de sa famille. Il doit, de plus, disposer d'un capital d'environ 3500 francs, qui lui permettra de s'installer et d'attendre la première récolte. Un seul labour suffit pour défricher le sol et l'ensemencer. En juin on récoltera les céréales semées en mars.

Aux colons offrant les garanties désirables, la com-

pagnie fait des conditions qui paraissent avantageuses. Elle leur établit à dix ou vingt kilomètres de la ville, entourée chaque lot d'une clôture, construit une habitation qu'elle remet au prix coûtant et accorde des facilités de paiement. La brochure de M. Gaullier donne, à cet égard, tous les renseignements désirables.

Le but de son auteur n'a pas été de faire de la propagande en faveur de l'émigration. Il reconnaît que c'est toujours à la mesure grave et que l'homme ne brise pas les liens qui l'attachent au sol natal sans passer par une crise douloureuse. Mais à ceux qui se verraient dans l'obligation de s'expatrier, il a voulu donner un bon conseil en leur faisant connaître un pays vierge, fertile, appelé à un grand avenir et où ils pourraient tenter fortune avec les meilleures chances de succès.

Nous souhaitons à nos compatriotes une heureuse traversée, et la-bas, loin du pays, courage et persévérance. Nulle part le pain ne se gagne sans peine, sans lutte; en Amérique aussi bien, peut-être moins qu'ailleurs. Mais les conditions dans lesquelles ils partent, nous font bien augurer de leur succès dans leur nouvelle patrie.

MONTREUX. — Les autorités du cercle de Montreux ont chargé deux maisons, MM. Chaudet frères et MM. Lavanchy et Nuhn, de l'élaboration d'un plan d'ensemble pour la transformation définitive de la place de la Rouvenaz — les abords du débarcadère y compris — en promenade publique. La Feuille d'avis de Montreux dit que les architectes doivent prévoir le maintien de la fontaine et du pavillon de musique; par contre, la grotte serait démolie.

Il nous semble que si l'on veut conserver la fontaine lumineuse, il serait temps d'aviser. Les gamins de l'endroit travaillent activement à rendre superflue toute décision des autorités à cet égard; ils démolissent la fontaine en détail. La tête d'un des griffons est déjà fortement compromise.

PAYS-D'ENHAUT. — M. Ad. Puenzieux, inspecteur forestier, a fait jeter lundi dernier une soixantaine de truites dans le lac Lioson. Des essais faits ailleurs dans des conditions analogues font espérer que ces poissons pourront prospérer dans ce lac, malgré son altitude.

M. Edouard Rosat a donné sa démission de membre de la municipalité de Château-d'Oex.

Le comité d'initiative du chemin de fer Vevey-Bulle-Thoune a déposé une demande de concession pour utiliser les eaux de la Sarine à la Tine, au moyen de turbines actionnant des machines dynamo-électriques afin de produire l'électricité pour la traction du chemin de fer, la lumière, etc. L'usine serait située au lieu dit « en l'Ange », sur territoire fribourgeois. Le barrage serait établi « vers le Pont », à Rossinières. L'eau, prise sur la rive gauche, serait conduite à l'usine par un canal de 2 mètres de large et de 1 m. 40 de profondeur qui suivrait l'ancienne route sur une longueur de 1669 mètres.

LAUSANNE

Conseil communal. — Dans sa séance de ce matin, le Conseil communal a été nanti d'une proposition de la municipalité tendant à l'achat par la commune du domaine des Cases à M. Ad. Maurer, pour le prix de 100,000 fr. L'intérêt de la commune à cette acquisition vient du fait que le domaine des Cases contient une grande carrière de gravier.

Le Conseil communal a voté les crédits nécessaires à l'achèvement des trottoirs de la partie supérieure de la route St-Martin-Tunnel.

Il a été nati de deux pétitions, l'une du quartier de Sébellon demandant l'alignement du dépôt de balayures, l'autre de la Ponthaise, protestant contre la création d'un dépôt semblable sous le bois Mermet, déjà voté par le Conseil communal dans sa précédente séance.

M. Gonin, ingénieur, propose par motion que le dépôt des balayures soit éloigné davantage de la ville et installé soit à Vidy, soit dans les environs de Romanel ou Cheseaux.

Les pétitions et la motion ont été renvoyés à une commission dont le rapporteur est M. Ad. Deméville.

Ecoles communales. — Mlle Mélanie Sorbère, maîtresse d'études à l'Ecole supérieure communale des jeunes filles, vient de prendre sa retraite après quarante-trois ans de bons et loyaux services.

Le Pas-des-ânes. — L'année dernière, lorsqu'on démolit le vieux moulin Charton, sur la rive droite du Flon, au-dessous de l'Entrepôt, on en avait laissé subsister la scierie, avec un corps de bâtiment de construction relativement récente. Jusqu'au mois de septembre la scierie a marché, puis elle a été abandonnée. Dans quelques jours elle aura disparu. Les remblais s'avancent et il faut leur faire de la place. Ce matin on a commencé la démolition du hangar de la scierie; celle de l'autre bâtiment suivra à bref délai. Puis on prolongera le voilage du bief, et les remblais, qu'on a serrés jusqu'ici le plus possible du côté de Monthenon, pourront être jetés vers l'Entrepôt. Du train dont cela marche, on peut être certain que dans

quelques mois les sous-sols de cette vaste construction seront entièrement cachés et que toute trace des moulins Charton aura disparu. Ce sera l'enterrement définitif d'un quartier du vieux Lausanne, le quartier du Pas-des-ânes.

M. Eugène de Mellet.

Samedi, 10 octobre, est mort à Burier près de Vevey, à l'âge de 85 ans, M. Eugène de Mellet.

Avec lui s'éteint une famille qui depuis la maison de Savoie jusqu'à nos jours, a fourni au Pays de Vaud, et spécialement à la commune de Vevey, une série d'administrateurs dévoués et capables.

Eugène de Mellet, le dernier rejeton de cet arbre vigoureux, s'est montré à la hauteur de toutes les fonctions qu'il a remplies. Conservateur de race et d'instinct, il comprenait cependant les idées modernes et avait l'esprit ouvert à tous les progrès. Il aimait la jeunesse et la jeunesse l'aimait.

Il fut membre du Grand Conseil et député de Vevey à plusieurs reprises. Il était préfet de Vevey, aimé et respecté de tout le monde, lorsque survint la révolution de 1845. Le gouvernement provisoire de cette époque voulait le conserver, et c'est lui qui dans une circonstance, bien peu connue aujourd'hui, mais qui mérite d'être rappelée, lui refusa son concours.

Le syndicat de la commune de St-Légier, M. Gonzave Grand d'Hautville, invité comme tous les syndics du canton à reconnaître le gouvernement issu des assemblées populaires de Monthenon des 14 et 15 février 1843, lui avait refusé son adhésion. Le gouvernement provisoire, usant de ses pleins-pouvoirs révolutionnaires, le destitua le 19 du même mois.

Le 1^{er} mars 1845 le conseil communal de St-Légier-la-Chiésaz, réélu M. Grand d'Hautville d'abord comme municipal, ensuite comme syndic. Le 3 mars, le gouvernement provisoire décida de mettre la commune de St-Légier-la-Chiésaz sous régie et prescrivit à M. le préfet de Mellet de nommer cinq personnes capables (sic), prises parmi les citoyens qui n'avaient pas participé à l'élection de M. Grand d'Hautville, pour administrer la commune.

Le 8 mars, M. Eugène de Mellet adressa au gouvernement provisoire une lettre où on lit ce qui suit:

« Messieurs, j'ai l'honneur de vous rappeler qu'en retirant ma démission des fonctions de préfet de ce district que je vous avais transmis le 17 du mois passé, je n'ai fait que répondre aux vœux qu'avaient bien voulu m'exprimer des délégués de la municipalité de Vevey, ainsi qu'un assez grand nombre de mes concitoyens; vous pourriez, Messieurs, compter sur mon loyal concours pour la bonne marche des affaires de cette préfecture, mais je n'ai point entendu devenir par la l'insubordination d'un pouvoir aussi exorbitant et absolu que celui que vous pensez pouvoir vous attribuer; je ne puis consciencieusement donner les mains à l'exécution de votre décision du 3 courant, parce que la municipalité de St-Légier et la Chiésaz n'a point pris part à la nomination de son syndic et qu'elle n'a rien fait qui puisse directement ou indirectement autoriser une pareille mesure, qui dans le cas présent me paraît des plus arbitraires et attentatoire aux droits les plus précieux que partagent avec tous les citoyens vaudois, les ressortissants de cette commune. »

J'ai fait appeler mon substitut qui refuse également de concourir à l'exécution de cette mesure, en sorte que je viens vous prier de me désigner au plus tôt un successeur, auquel je puisse remettre les pouvoirs qui m'avaient été confiés par l'ancien Conseil d'Etat.

Nous sommes heureux de rappeler ces nobles souvenirs au bord de la tombe d'Eugène de Mellet, qui va se fermer demain. Il nous sera permis d'ajouter encore que celui qui savait penser et écrire avec tant de noblesse et de dignité était en même temps le plus aimable causeur et l'ami le plus hospitalier. Il y a quelques semaines, il racontait à celui qui écrit ces lignes ses souvenirs de l'université d'Heidelberg en 1825 et de la Fête des vigneronnes de 1819.

« J'étais-là, mon cher, nous disait-il, à cette fenêtre avec le colonel de Rovéréz. C'était un grand ami de mon père et il m'avait pris sur ses genoux pour voir passer le cortège. A la fenêtre voisine était, avec ma mère, un jeune homme qui plus tard devint l'ami de Tavel, celui qui, en 1837, donna un brevet de capitaine d'artillerie à Napoléon III. Je les vois encore comme si c'était hier. »

M. de Mellet a donné libéralement son temps à de nombreuses œuvres d'utilité publique et de bienfaisance. On trouvait toujours chez lui le conseil d'un homme de grande expérience et l'appui dont un peu de scepticisme ne faisait que mieux valoir la cordialité. P. C.

CHRONIQUE VITICOLE

Le vignoble vaudois.

VILLENEUVE. — Bien que Villeneuve n'ait pas subi les effets du gel du printemps et peu ceux de l'hiver, la récolte s'annonce néanmoins comme bien légère. Conclure et verser ont exercé leurs ravages et enlevé plus de la moitié du raisin. Le mildiou, en revanche, n'a pas fait grand mal; le sulfatage s'est d'ailleurs opéré assez régulièrement, quoique un peu tard, peut-être. De ce chef il n'y a pas de notables différences dans la récolte.

La maturité s'est faite avec lenteur et irrégulière-

ment, mais le splendide mois de septembre l'a remise en bon point, et octobre n'étant jusqu'ici pas moins favorable, on espère obtenir un très bon vin. Le raisin acquiert la couleur jaune paille des bonnes années. Les hauts et les bords du vignoble sont seuls un peu souffreteux.

Il est difficile d'évaluer la quantité probable; quelques vignes produiront de 5 à 6 brantes de 45 litres l'ouvrier et même plus; l'ensemble ne donnera peut-être pas plus de 3 brantes à 3 brantes et demi, soit 2500 à 3000 litres à l'hectare. Les jeunes vignes en pleine force et bien soignées se distinguent du reste, et font plaisir à voir. Les bois mûrissent bien partout et l'aspect du vignoble est généralement réjouissant. Le blanc, ou champignon des racines, paraît céder un peu depuis deux ans.

CRUSIEN. — L'état du petit vignoble n'est pas brillant cette année, grâce au gel du printemps et aux vers, et par le fait même de la situation des vignes, il existe une grande inégalité dans la récolte. Certaines vignes bien exposées fourniront une bonne moyenne; dans d'autres au contraire, fortement atteintes par le gel, il ne reste presque rien. En moyenne, on peut estimer le rendement à 100 litres par fessoir de 50 perches.

Les vieilles vignes ont particulièrement souffert; une quantité de ceps sont morts ou n'ont donné que de faibles rejets au pied. Est-ce l'effet des grands froids de l'hiver ou faudrait-il chercher la cause du mal dans le fait que la vigne a été surprise par les premiers gels d'automne, encore en végétation, par suite du sulfatage? Plusieurs le pensent.

Quant à la qualité on ne peut la considérer que comme moyenne. Les raisins bien exposés sont mûrs et doux, mais à l'ombre le fruit laisse passablement à désirer. Espérons que le temps très favorable dont nous jouissons égalisera les raisins. Il n'y a d'ailleurs pas de pourriture.

Il vient d'être conclu un marché important de vin nouveau de Grandvaux. Pour une quantité d'environ 6000 litres, le prix a été fixé à 72 centimes le litre de moût pris sous le pressoir, paiement au comptant.

La municipalité de Vevey a fixé la mise des vins de la commune au lundi 19 octobre, à 2 1/2 heures après-midi.

A Aubonne, les bans de vendange ont été levés aujourd'hui. A Fécly, ils le seront mercredi.

DÉPÊCHES

Bellinzona, 12 octobre. — Le Conseil d'Etat a nommé les nouveaux proposés aux poursuites et faillites. A l'unanimité, il s'est mis d'accord pour choisir ces fonctionnaires dans les deux partis.

Mendrisio, 12 octobre. — Le pharmacien Carlo Buzzi a été assassiné cette nuit. Comme il était radical, son parti veut voir dans ce meurtre, dont l'auteur est encore inconnu, une affaire politique. Une grande effervescence règne à Mendrisio.

Mendrisio, 12 octobre. Il paraît certain que le meurtre de M. Buzzi n'a rien de politique. Les assassins ont sonné à la porte du malheureux pharmacien qui était déjà au lit. Il se leva, alla ouvrir et tomba frappé de plusieurs coups de poignard. Les assassins sont encore inconnus. On croit à une histoire de femme.

Uster, 10 octobre. — L'assemblée des délégués de la Société suisse d'agriculture était très nombreuse. Elle a dû pour cela se transporter à l'église. A l'unanimité, elle s'est prononcée affirmativement sur les deux questions que le peuple doit résoudre dimanche prochain.

Un appel sera adressé à tous les agriculteurs suisses en faveur du tarif des péages.

En ce qui touche le monopole des billets de banque, la plupart des orateurs, tout en étant favorables au projet, se prononcent pour l'exercice du monopole par une banque privée, en opposition à une banque d'Etat fédérale.

Dublin, 12 octobre. — Les funérailles de M. Parnell se sont terminées très tard dans la soirée au milieu d'une foule immense. Quelques bousculades se sont produites à l'entrée du cimetière, mais on ne signale aucun incident sérieux.

Brindisi, 12 octobre. — Le train *Penninsular express* a tamponné hier un train de marchandises à la gare de Carovigno. Un voyageur a été blessé.

Rio-de-Janeiro, 12 octobre. — Lors des dernières manifestations dirigées contre la police, l'officier, après sommation, commanda le feu. Deux Indiens ont été tués et plusieurs blessés. Le calme est rétabli.

Londres, 12 octobre. — On assure que sir A. Harris, directeur de l'opéra de Londres, posera sa candidature conservatrice dans le Strand, en remplacement de feu M. Smith.

Ed. Fehr, éditeur.

Marché de Vevey du 6 octobre.

Froment vieux, 15 sacs, de 25. — à 28. — fr. les 100 kg. Avoine, 80 sacs, de 17. — à 18. — fr. les 100 kg. Pommes de terre, anc., — ch., de 1.10 à 1.20 fr. les 20 l. Foin vieux, 7 chars, de 5.50 à 6.50 fr. les 100 kg. Paille, 2 chars, de 4. — à 4.40 fr. les 100 kg. Beurre, de 1.40 à 1.60 fr. le 1/2 kg. Graisse, de 1.10 à 1.20 fr. la douzaine.

Hors concours 1889.

Maison fondée en 1844.

Le seul véritable alcool de

MENTHE AMÉRICAINE

souverain contre le moindre malaise et dont quelques gouttes forment le dentifrice le plus hygiénique, se vend sous le titre formel d'alcool de menthe américaine dans les bonnes pharmacies, drogueries et épiceries, à fr. 1, 1.50 et 2.75 le flacon.

Dépôt général à Paris: rue de la Bourse, n° 8. Monopole: P. Bonnet & Cie, Genève Succursales: Rio, Lyon, Milan. 17261X-5478

Toiles coton écarlates et blanches, pour chemises, draps de lit, etc., à 35 cts. le mètre, franco à domicile par le dépôt de fabrique **Jemoli & Co.** Zurich. — N. B. Echantillons de toutes les qualités et larg. (de 80 cm. jusqu'à 205 cm.) franco par retour.

Horaire des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la côte suisse

(Pour le service complet, voir les horaires.)

Départ de	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Exp.	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Soir	Soir
Genève	—	—	7	7.30	9.40	10.45	11.45	2.05	3.30	—	—
Nyon	—	—	—	—	9.45	10.45	11.45	—	3.45	—	—
Rollé	—	—	—	—	9.45	10.45	11.45	—	3.45	—	—
Thonon	—	5.45	9.05	—	—	—	—	4.35	5.35	—	—
Evian	—	6.20	9.45	—	—	—	—	3.40	4.40	—	—
Morges	—	—	—	9.35	—	—	—	—	—	—	—
Ouchy-L.	—	8	10.20	10.35	12.15	—	—	2.50	3.45	—	—
Vevey	7.20	9	—	11.25	1.15	3	—	—	—	—	—
Clarens	7.45	9.20	—	11.45	1.35	3.20	—	—	—	—	—
Montreux	7.45	9.27	—	11.20	1.30	3.25	—	—	—	—	—
Chillon	7.55	9.35	—	11.55	1.40	3.35	—	—	—	—	—
Villeneuve	8.05	9.45	—	12.05	1.50	3.45	—	—	—	—	—
Bouveret	8.25	10	—	12.25	2	4	—	—	—	—	—
Evian D.	6.30	7.20	9.45	11.35	12.30	2.40	6.05	—	—	—	—
Ouchy A.	6.55	7.35	10.20	12.15	1.40	2.50	6.45	—	—	—	—

Départ de	Mat.	Mat.	Mat.	Mat.	Jour	Exp	Mat.	Mat.	Mat.	Soir	Soir	Soir
Bonvaret	—	—	—	8.20	12.20	—	—	2.40	3.45	5.30	—	—
Villeneuve	—	7.45	—	9.40	1.05	—	—	3.05	4.10	5.35	—	—
Chillon	—	7.25	—	9.20	1.45	—	—	3.10	4.20	5.40	—	—
Montreux	—	7.45	—	9.40	1.25	—	—	3.20	4.35	6.10	—	—
Clarens	—	7.40	—	9.30	1.30	—	—	3.25	4.40	6.15	—	—
Vevey	—	7.55	—	9.45	1.10	—	—	3.40	4.50	6.30	—	—
Ouchy-L.	7.35	9	10.25	11	3	—	3.05	4.10	5.35	6.40	—	—
Thonon	8.10	9	11.45	12.15	3.20	—	3.25	4.40	5.45	6.40	—	—
Morges	—	9.20	—	11.25	3.40	—	—	—	—	—	—	—
Heilo	—	10.05	—	12.15	4.20	—	—	—	—	—	—	—
Nyon	—	10.40	—	12.25	4.45	—	—	—	—	—	—	—
Genève	10.25	11.50	14.00	2.40	5.45	6.55	7.35	—	—	—	—	—

